

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Cambron , Micheline, dir., *Le journal Le Canadien : littérature, espace public et utopie, 1836-1845* (Montréal, Fides, coll. « Nouvelles études québécoises », 1999), 421 p.

par Fernande Roy

Revue d'histoire de l'Amérique française, vol. 53, n° 4, 2000, p. 611-616.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/005599ar>

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/documentation/eruditPolitiqueUtilisation.pdf>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

CAMBRON, Micheline, dir., *Le journal Le Canadien : littérature, espace public et utopie, 1836-1845* (Montréal, Fides, coll. «Nouvelles études québécoises», 1999), 421 p

Micheline Cambron, professeure de littérature à l'Université de Montréal et directrice du Centre d'études québécoises de cette même univer-

sité, a coordonné les travaux qui ont mené à cet ouvrage collectif. Le sous-titre du livre révèle les éléments de la problématique qui rassemble les auteurs : partie à la recherche de l'utopie dans les textes littéraires du *Canadien*, l'équipe a en cours de route été amenée à réfléchir sur l'émergence de l'espace public dans le Bas-Canada.

Dans l'introduction signée par Micheline Cambron et dans tous les textes qui suivent, on constate que les chercheurs s'appuient, sans discussion, sur Fernand Dumont (*Genèse de la société québécoise*) pour affirmer que l'utopie représente un trait marquant du discours culturel au Québec après le milieu du XIX^e siècle, ce qui, pourtant, ne va pas de soi pour tous les historiens. L'équipe se donne pour tâche de saisir le mode d'élaboration de l'utopie dans l'ordre du discours. Dans cette phase préparatoire, si l'on peut dire, la forme utopique s'installerait petit à petit et indirectement par le biais de textes comportant un ou plusieurs aspects utopiques. D'où la décision d'analyser un «texte» aux contours flous, le journal, «lieu du dicible dans cette société», dans lequel on cherchera les «éléments discursifs susceptibles de participer d'un *ethos* utopique» (p. 22), puis de se condenser graduellement jusqu'aux textes utopiques d'après 1845, ce qui explique aussi le choix de la décennie 1836-1845 pour cette enquête. Cambron précise clairement que ce sont les traits formels de l'utopie (et non les thèmes) que l'équipe scute dans les pages du *Canadien*. Elle procède aussi à l'analyse détaillée d'une livraison du journal, celle du 4 janvier 1841, dont on a eu l'heureuse idée de nous fournir un fac-similé. Soulignant l'erreur habituelle d'une lecture longitudinale d'un journal, qui a pour effet de «désengager un texte de l'ensemble matériel auquel il participe», entraînant ainsi une perte de sens et, surtout, une perte du processus de constitution du sens, Cambron montre l'intérêt de lire les journaux de cette époque dans leur globalité. Cette proposition méthodologique me paraît aussi rare qu'appropriée. Il me semble tout de même qu'il faudrait distinguer davantage dans l'analyse les textes produits par le journal de ceux qu'il recopie d'autres publications.

Tout aussi intéressant que l'introduction, le chapitre suivant, rédigé par Frédéric Charbonneau et Rachel Lantheliev, porte sur la facture du *Canadien*. Le journal est d'abord placé dans le contexte des journaux français, britanniques, américains et canadiens de la même période. En présentant une vue d'ensemble du *Canadien*, les auteurs soulignent que «le journal n'est pas un système clos» (p. 106); il participe, au contraire, à un réseau d'informations, s'insère dans un discours plus large et fait

place à cette opinion publique. La presse en général est présentée comme un forum qui diffuse et amplifie les débats sociaux. Enfin, les auteurs insistent sur le « caractère éminemment littéraire du *Canadien* » (p. 117) et ce, non seulement à cause de la présence importante de textes littéraires. Littérature, information et opinion ne sont pas, en effet, des espaces cloisonnés dans le journal. La facture du journal détermine sa lecture et, en l'occurrence, les auteurs montrent bien que la facture du *Canadien* appelle « une lecture qui s'apparente à celle d'un récit » (p. 117).

Jean Coutin signe un très long chapitre intitulé « L'échelle des bonheurs : science et utopie ». À travers le discours scientifique du *Canadien*, il tente d'imaginer la société dont le journal et ses lecteurs rêvent. Les progrès de la science suscitent à la fois fascination et crainte, ce qui ne surprend guère. Tout ce qui touche de près ou de loin à la science, même la phrénologie, est mis à contribution pour montrer que la représentation de la science emprunte les motifs de l'imaginaire utopique et « préfigure l'ère de progrès et l'utopie républicaine décrites par Fernand Dumont » (p. 188). L'auteur insiste aussi sur ce qu'il voit comme une « irréductible dualité » : « une infrangible volonté de progrès alterne — cohabite — avec un conservatisme méfiant pour assurer la cohésion de la société que les sciences laissent imaginer » (p. 190). Ce « duel », comme Coutin le nomme en conclusion m'apparaît conciliable, mais, pour ce faire, il faut sortir des ornières tracées par Dumont : d'une part, cesser de renvoyer toute forme de rougisme et de libéralisme à l'utopie ; d'autre part, cesser de penser le libéralisme du XIX^e siècle comme un progressisme absolu.

Avec Christine Tellier, « Le discours sur l'Autre : étrangeté et utopie », la quête des motifs utopiques se poursuit dans les récits de voyage, les comptes rendus ethnologiques et les récits d'événements extraordinaires. L'auteure souligne la fonction didactique de ces textes ; le journal est, en effet, considéré comme la « bibliothèque du peuple » pour Étienne Parent. Cependant, il me semble que Tellier s'aventure un peu lorsqu'elle affirme que les récits de voyage permettraient aux lecteurs de reconnaître, par comparaison, leurs différences et d'affirmer leur identité (p. 211). L'analyse de l'image américaine est encore plus étonnante. Dans *Le Canadien*, les États-Unis deviennent le « lieu utopique par excellence », le « lieu de tous les progrès et de toutes les inventions » (p. 215). Ce n'est pas cette affirmation qui me dérange, mais le fait que l'auteure ait l'impression d'avoir fait une découverte relativement à Fernand Dumont, qui situerait l'éloge de la République en 1844, et à Guildo Rousseau,

pour qui le mythe américain daterait de 1865. Depuis déjà une ou deux décennies, les historiens se sont penchés sur la question de l'image et de l'influence américaines dans les discours canadiens-français et les travaux de Louis-Georges Harvey, en particulier (pourtant mentionnés dans la bibliographie), auraient pu être fort utiles. Mais Tellier, et tous ses collègues dans ce livre, s'intéressent peu à ce que les historiens ont pu écrire sur les sujets qu'ils évoquent.

Dans un chapitre beaucoup plus unifié que le précédent, Isabelle Décarie étudie «Le bruissement des faits divers : paradoxe des voix, choc des discours». Elle commence par un vigoureux plaidoyer pour l'étude du fait divers, «fait social construit», «qui porte sur la scène publique du journal ce qui se trame dans la sphère du privé» (p. 240). La fonction didactique — indiscutable — des faits divers est reliée à l'émergence d'un *ethos* utopique à cause de la présence dans ces textes d'une certaine éthique visant à préparer la société parfaite. Ici, il me semble que l'auteure s'assure de gagner sur tous les tableaux : ou bien le fait divers est accompagné d'un enseignement moral explicite ou bien c'est au lecteur de réfléchir et d'extraire du fait divers une ligne de conduite... Ce sont les faits divers du type «crimes» qui ont été retenus particulièrement dans cette analyse. L'auteure les présente comme exprimant une tension entre l'ordre et sa transgression, qui enseignerait au lecteur à réfléchir à son propre destin (p. 245). Tout en reconnaissant qu'il est difficile d'imaginer la réception des lecteurs, Décarie pousse encore plus loin en ajoutant qu'«il faut tout de même se demander si la rédaction, dans la reproduction de ces exemples de violence, s'opposait aux situations décrites ou si, sans le savoir véritablement, elle exposait ces crimes aux lecteurs dans un mouvement de reconnaissance de la violence au nom d'une révolution sociale et d'un monde meilleur (p. 251).» Le pauvre Étienne Parent doit se retourner dans sa tombe, mais les ultramontains auraient sans doute apprécié cette analyse : montrer le mal, qu'on le condamne ou non, c'est encoë en parler et ça peut donner des idées...

«Littérature, société et histoire dans *Le Canadien*», sous la signature de Louise Frappier, concerne les récits littéraires au sens plus étroit. Ces textes sont le plus souvent reproduits de journaux français, mais l'auteure se soucie peu de cette caractéristique. Une large part de ce chapitre traite du discours économique de ces récits littéraires. Ainsi, pauvreté et richesse et, surtout, passage de l'une à l'autre (et vice versa) sont des ressorts dramatiques fréquemment utilisés et que Frappier relie très vite

à l'utopie: il s'agirait d'assurer à tous le bonheur matériel par le partage des richesses. Mais aux côtés des dénonciations du paupérisme, on trouve l'apologie du commerce et de l'industrie: ici, c'est la prospérité économique qui amènera le bien-être général de la société, ce qui me paraît une idée plutôt libérale... La littérature reproduite dans *Le Canadien* dénonce le luxe, anathème important en Utopie, certes, mais qui ne me semble pas appartenir uniquement à Thomas More. Les nombreux récits sur la pauvreté sont rangés par l'auteure dans deux catégories: d'une part, des textes à clôture narrative (forme utopique) où le problème social de la pauvreté est résolu par une quelconque action vertueuse; d'autre part, des textes où le problème est simplement exposé, sans solution, ce qui les rendrait subversifs puisque, en étalant le dysfonctionnement de la société, ils ouvrent la porte à la discussion publique. La première catégorie paraît nettement plus fréquente et, pour ma part, que ces récits aient une «forme utopique» m'apparaît assez secondaire par rapport à leur contenu carrément libéral et bourgeois. Frappier reconnaît, en effet, que l'«horizon social idéal» proposé est que «le bonheur est dans la richesse ou, du moins, dans l'aisance matérielle»; à cet idéal, on ajoute la charité comme solution aux désordres sociaux réels ou appréhendés (p. 312).

Il est encore plus difficile de suivre l'auteure dans son analyse des textes historiques, eux aussi majoritairement des reproductions de journaux français. Sans avoir conscience que les journaux canadiens recouraient plus souvent aux journaux français pour remplir leurs colonnes parce qu'ils pouvaient tout simplement les copier sans avoir à les traduire, l'auteure interprète «l'importance accordée à l'Histoire de France, au détriment de celle de l'Angleterre» comme signifiant que «la mère-patrie constitue la référence à partir de laquelle la communauté canadienne-française pose les jalons de son avenir politique» (p. 317). Pour renchérir sur cette absurdité, on insiste sur le titre d'une des rares nouvelles traitant de l'histoire de l'Angleterre: «Le roi est fou». Et, ainsi, la reproduction d'un texte traitant de la folie de George III en vient à signifier que «l'Angleterre ne constitue pas un modèle politique valable» (p. 318).

Le dernier chapitre, «Le romantisme canadien: entre le repli et l'action» rompt avec l'ensemble du livre sous plusieurs aspects. Chantal Legault et Marie-Paule Rémillard étudient la poésie en ne conservant que les auteurs canadiens-français, mais elles débordent du *Canadien* pour incorporer des poèmes parus dans d'autres journaux du Bas-Canada. Par ailleurs, elles s'intéressent au romantisme et à l'influence de

Lamennais, plutôt qu'aux questions de l'utopie et de l'espace public. Enfin, l'analyse ne couvre pas vraiment toute la période, mais surtout les années 1838-1841. D'une manière générale, la dualité romantique entre nostalgie et action est ramenée à une opposition entre idéaux conservateurs et libéraux. Ici, comme dans tout le livre, conservatisme et libéralisme ne sont pas définis et tout appel à la liberté renvoie à libéral comme la moindre évocation du passé relève du conservatisme... Ce long chapitre est divisé en trois sections assez mal articulées. La première section ne prend en compte que des poèmes parus après l'échec de 1837, sans que les auteurs aient l'air de le remarquer. Et, bien sûr, les poèmes publiés par *Le Canadien* accèdent à l'idée que la Rébellion était mal avisée, comme le journal en avait prévenu ses lecteurs avant les troubles. Bien évidemment, on trouve des poèmes du même ton dans *Le Populaire*, dans *L'Ami du peuple* ou dans *La Gazette de Québec*. Non seulement on n'a rien sur la période d'avant 1837 pour mettre cette analyse en perspective, mais on ne peut, après 1837, avoir des poèmes en provenance d'une presse patriote qui a été décimée. Il n'est pas étonnant que le corpus découpé par les auteurs renvoie fort peu à l'utopie. Legault et Rémillard y constatent plutôt une sorte d'édénisme mélancolique composé de rapports harmonieux entre l'homme, les lois humaines et le respect de Dieu. L'étiquette conservatrice ne peut manquer d'y être accolée.

La deuxième section qui s'intéresse aux «Étrennes du Petit Gazetier» couvre mieux la période et tient, enfin, compte de la chronologie. Ces poèmes du *Nouvel An* proviennent de plusieurs journaux, mais la presse non patriote est surreprésentée. Les auteurs sont maintenant à la recherche des influences mennaisiennes, bien réelles, mais elles ratent une bonne occasion d'insérer leur analyse dans la problématique de l'équipe sur l'espace public. La dernière section est réservée à l'étude des idées libérales dans la poésie de François-Xavier Garneau. En publiant Garneau, *Le Canadien* entrouvre la porte de l'utopie, du rêve, nous disent les auteurs, montrant bien la confusion entretenue (dans tout le livre) entre libéralisme et utopie.

Le poète-historien est toutefois une exception. En général, les poètes canadiens-français sont incapables de rêver, concluront Legault et Rémillard. Cette inaptitude relève, selon elles, «des croyances religieuses qui imprégnaient toute la société canadienne à cette époque et allaient, au fil des ans, s'ancrer solidement dans les mentalités, au point de tout contrôler, de tout régenter pendant un bon siècle» (p. 390-391). Cette

citation n'est pas une perle qui aurait échappé à la vigilance du collectif. Les lecteurs qui auront la patience de se rendre jusqu'au bout trouveront ces dernières phrases du livre: « [...] l'inexorable mouvement vers le conservatisme radical, vers l'ultramontanisme, qui assoira pendant un siècle sous sa tutelle toute la société canadienne, est déjà amoré. Les idées bouillonnantes dont *Le Canadien* a été un excellent reflet pendant la décennie 1836-1845 se verront alors progressivement étouffées et disparaîtront pour longtemps » (p. 393)

Ce livre a été publié en 1999!

FERNANDE ROY

Département d'histoire, Université du Québec à Montréal